

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[Veuve \(La\)](#)[Item](#)[Veuve \(La\), comédie en un acte et en prose](#)

Veuve (La), comédie en un acte et en prose

Auteur : Collé, Charles (1709-1783)

Description & Analyse

DescriptionComédie (dans Theatre de societe; nouv. ed. rev., corr. et augm.)(Tome II)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

62 Fichier(s)

Les mots clés

[Théâtre \(Comédie\)](#)

Informations éditoriales

Localisation du documentAustrian National Library
(<https://data.onb.ac.at/rec/AC09638914>)

Informations sur le document

GenreThéâtre (Comédie)
Éléments codicologiques62 p.
Date1769
LangueFrançais

Édition numérique du document

Éditeur de la ficheLaurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
Contributeur(s)Macé, Laurence (édition scientifique); Suze, Isabelle (édition numérique)
Notice créée par [Isabelle Suze](#) Notice créée le 20/02/2023 Dernière modification le 23/05/2023



LA VEUVE,
COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE.

Tome II.

H



A C T E U R S.

Madame DURVAL, veuve d'un Armateur
de Saint-Malo.

Le Chevalier DU LAURET, Capitaine
de Cavalerie.

Monfieur LICANDRE, oncle du Chevalier.
Le COMMANDEUR, ami commun de la
Veuve & du Chevalier.

La Marquife de LEUTRY, femme de la plus
grande qualité.

Mademoifelle AGATHE, femme de Cham-
bre de la Veuve.

LAQUAIS.

*La Scene est à Paris, dans le Salon de Madame
Durval,*

*Voici un fujet de Comédie, tiré encore du Ro-
man des Illuftres Françoises, qui m'a fourni le
fujet de Dupuis & des Ronais. Il eft pris du ca-
ractere d'une Veuve & de fon aventure, racontée
dans l'histoire de M. Dupuis & de Madame de
Londé. Tome 3, Edit. de Paris, en 4 vol. 1725.
Cette piece a été représentée, fans succès, à Pa-
ris en Décembre 1771 : elle a réuffi à Bordeaux,
jouée par la Demoifelle Emilie, Actrice de ce
Théâtre ; elle eft encore actuellement une des pie-
ces que l'on y reprend le plus fouvent. La réuffite
de cette Comédie dépend entièrement de l'ex-
trême fenfibilité de la Comédienne, chargée du
rôle de la Veuve.*



LA VEUVE,
COMÉDIE
EN UN ACTE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMMANDEUR. M^l^e. AGATHE.

LE COMMANDEUR.

EH BIEN? Mademoiselle Agathe: vous avez dit à Madame Durval, que je suis ici; puis-je entrer?

Mademoiselle A G A T H E.

Monsieur le Commandeur, Madame va passer dans le Salon; elle vous prie d'attendre un moment. — Elle achève un petit compte avec un de ses Fermiers.

Le COMMANDEUR.

Elle compte avec ses Fermiers, elle-même;

H ij

quelle femme! — Veuve, belle, n'ayant tout au plus que vingt-six à vingt sept ans, prodigieusement riche, c'est elle-même qui conduit toutes ses affaires: elle se passe d'Intendant, & cela ne paroît pas l'occuper; il lui reste encore un tems considérable à donner à toutes les connoissances de pur agrément; & même à des connoissances assez abstraites; car l'on n'est pas plus instruite qu'elle l'est, l'on n'a pas plus d'esprit qu'elle en a. — En vérité: je suis toujours en admiration, vis-à-vis de cette femme-là, moi.

Mademoiselle AGATHE.

Oui, Monsieur, elle a bien de l'esprit, Madame. Elle a bien de bonnes qualités, si vous voulez; mais, elle est bien particuliere, Madame.

Le COMMANDEUR.

Que voulez-vous dire, particuliere?

Mademoiselle AGATHE,

Eh mais! particuliere, Monsieur, ... c'est de n'être pas comme une autre. Belle & jeune comme elle est, elle passe son tems à lire, à écrire toute une journée. Elle fuit le monde; elle est sauvage, elle ne veut voir que ses amis. — Elle est cachée, Madame. — Tenez, Mon-

ſieur le Commandeur , ſon grand défaut eſt d'avoir été élevée en Angleterre juſqu'à dix-huit ans. — Vous autres grands eſprits , vous aimez les Anglois ; & moi , je ne ſçaurois les ſouffrir. Ils ſont fiers ces gens-là ; ils croiroient ſ'abaiffer , ſ'ils faiſoient leurs amis de ceux qui les ſervent.

Le C O M M A N D E U R.

Quoi ! votre Maîtreſſe ! vous prétendriez être ſon amie ?

Mademoiſelle A G A T H E.

Eh pourquoi donc pas ? elle ne ſeroit pas la première Dame à Paris qui fit ſa meilleure amie de ſa Femme-de-Chambre ; & j'ai plus de droits qu'une autre à ſon amitié.

Le C O M M A N D E U R.

Des droits ? — Eh ! pourriez-vous me dire quels ſont ces droits ?

Mademoiſelle A G A T H E.

Premièrement , parce que je ſuis une honnête fille , moi ; & que ma Maîtreſſe peut compter ſur ma diſcrétion. Et...

Le C O M M A N D E U R , *l'interrompant.*

Un moment donc. Il me ſemble que Madame Durval vous traite , on ne peut pas

H ij

mieux ; comme en général elle traite tout son Domestique.

Mademoiselle AGATHE.

Vraiment, je ne nie point qu'elle soit bonne Maitresse ; mais, est-ce là de l'amitié ? — Elle n'a point de confiance, Madame ; & il n'y a que la confiance d'une Maitresse, qui fait qu'elle nous aime, & qu'elle songe à notre petite fortune.

Le COMMANDEUR.

Je ne vois pas quelle espèce de confiance vous prétendriez exiger d'elle ? Quant à votre fortune, jamais elle n'a abandonné un Domestique dont elle ait été contente ; elle a récompensé, avec la plus grande noblesse, tous ceux de son défunt mari ; continuez à la bien servir, & je serai sa caution...

Mademoiselle AGATHE, *l'interrompant.*

Et puis, Monsieur, j'ai des scrupules, moi. — Et quand je n'en aurois pas, je suis une fille sûre, je vous le répète ; une honnête fille, à qui l'on peut se fier ; — & il est encore à naître que Madame m'ait dit...

Le COMMANDEUR, *l'interrompant.*

Eh ! que voulez-vous qu'elle vous dise ?

Mademoiselle AGATHE, *d'un air malin,*
Eh pardi ! ce que je vois presque.

Le COMMANDEUR, *l'interrompant.*

Eh ! que voyez-vous, Mademoiselle ?

Mademoiselle AGATHE.

Allez, allez, Monsieur ; vous le sçavez aussi bien que moi. — Ce Capitaine de Cavalerie, ce Chevalier du Lauret...

Le COMMANDEUR, *l'interrompant.*

Eh bien ? le Chevalier du Lauret...

Mademoiselle AGATHE.

Eh bien ! c'est vous qui l'avez amené à Madame, un an après la mort de Monsieur. Depuis ce tems-là est-ce qu'il bouge d'ici ? Ce beau Chevalier-là n'a que la cape & l'épée ; il est bien heureux d'avoir trouvé une bonne maison, comme celle de Madame ; aussi n'en désespère-t-il pas. — Il y est déjà venu ce matin, avant que Madame fût éveillée... Et moi, à qui il n'a jamais fait présent d'un bout de ruban, seulement, je vous l'ai renvoyé. — Tenez, Monsieur le Commandeur, j'ai des remords de voir tout cela. — Et puis, qu'est-ce que j'y gagne, moi ?

H iv

Le COMMANDEUR.

Le Chevalier est toujours ici ? Eh ! qu'y a-t-il-là d'extraordinaire , Mademoiselle ? Il est , ainsi que moi , l'ami intime de Madame Durval. Que devez-vous donc penser de moi , qui ai , non-seulement , l'honneur de la voir aussi souvent que lui , mais , de plus , loge ici , chez elle , dans sa maison ?

Mademoiselle AGATHE.

Bon , bon ? cela est bien différent ; vous êtes un homme fait , vous , Monsieur ; (permettez-moi de vous le dire ;) vous avez vos quarante-cinq ans passés ; le Chevalier n'en a pas trente. — Et puis , quand vous êtes absent , vous , cela ne chagrine pas Madame ; mais pour peu qu'elle soit deux jours sans le voir , lui , Madame est plus triste... plus rêveuse elle est d'un sombre...

Le COMMANDEUR.

Voilà de belles remarques ! & qui concluent beaucoup !

Mademoiselle AGATHE.

Eh , Monsieur ! il y a cent autres choses encore... Croyez-vous que je me fasse des scrupules de rien ? Par exemple , les soirs , n'est-ce pas toujours lui qui sort le dernier ?

Le C O M M A N D E U R, *vivement.*

Mais, vous êtes affreuse, Agathe ! Eh mais ! vous êtes affreuse ! Si je disois cela à votre Maitresse, elle ne vous garderoit pas une heure.

Mademoiselle A G A T H E.

Ma foi, je ne m'en soucierois gueres ; car, puisqu'il faut vous le dire, je suis arrêtée chez Madame la Comtesse Dorimene ; ma conscience ne me permet pas de la servir plus longtemps, pour le profit que j'y fais ; & je m'en vais lui demander mon congé.

Le C O M M A N D E U R.

Quoi ! vous entrez chez Dorimene ? chez une femme perdue d'airs & de ridicules ; & qui plus est, de qui la conduite...

Mademoiselle A G A T H E.

Bon, bon ! Monsieur, il ne faut pas croire tout ce que l'on dit ; tout du moins, Madame la Comtesse Dorimene a déjà fait la fortune à deux de ses Femmes-de-Chambre. Elle a marié la dernière à un bon Employé des Fermes.

Le C O M M A N D E U R.

Oh ! je conçois à présent tout l'excès de votre délicatesse, & que l'intérêt n'a aucune part dans

H v

vos démarches. — Laissez-moi, Mademoiselle.
Vous êtes odieuse.

SCÈNE II.

LE COMMANDEUR, *seul.*

VOILA comme sont les Valets. Sûrement, j'avertirois Madame Durval des propos que tient d'elle la Femme-de-Chambre; cette âme, basse & méchante; ... si tout ceci n'alloit pas finir par épouser le Chevalier. — Eh! ma foi, cela me détermine à lui parler de son mariage. C'est elle. Il faut que je lui dise ce que j'en sçais; & que je la presse de ne le point différer.

SCÈNE III.

Madame DURVAL, LE COMMANDEUR.

Madame DURVAL.

JE vous demande pardon, mon cher Commandeur, de vous avoir fait attendre. Je voulois renvoyer un pauvre homme, qui n'a point de tems à perdre; & j'ai cru que vous trouveriez bon....

Le COMMANDEUR, *l'interrompant.*

Y pensez-vous, Madame ? qu'est-ce que c'est que toutes ces excuses - là ? Est-ce donc avec un ami ?...

Madame DURVAL, *l'interrompant.*

Vous avez raison. Quand on a le bonheur de s'être fait une société sûre, comme la mienne, on peut tout risquer. — Je suis charmée de vous revoir. J'ai cru que vous ne reviendriez point tous de la campagne.

Le COMMANDEUR.

Nous n'y avons pourtant passé que quatre jours, comme nous vous l'avions dit. Nous nous y sommes amusés assez ; nous y avons des femmes charmantes : & d'ailleurs, Monsieur Licandre, l'oncle du Chevalier, est un vieillard adorable. — Il nous a fait les honneurs de sa Terre, avec une noblesse surprenante. Vous aimerez à la folie ce bon-homme-là, quand vous le connoîtrez davantage.

Madame DURVAL.

Je le crois. Le Chevalier m'en a toujours parlé dans des termes qui m'ont pénétrée d'estime & de respect pour lui.

H vj

Le C O M M A N D E U R.

Il a dû vous dire qu'il jouissoit de la plus haute considération à Cadix, où il a fait sa fortune dans le commerce, qu'il a toujours traité dans le grand; & je sçais, moi, qu'il avoit un crédit très-puissant auprès des Ministres d'Espagne, à qui il a été utile plus d'une fois. L'on m'a cité de lui, dix actions de la plus grande générosité, & il vient ici en faire une qui va les couronner toutes: il donne quinze cent mille livres au Chevalier pour le marier aujourd'hui.

Madame DURVAL, *d'un ton de voix alteré.*

Il veut marier le Chevalier? à qui donc, Monsieur, à qui?

Le C O M M A N D E U R.

Ils ne m'ont pas mis de leur secret; j'ai appris tout cela par une voye détournée; mais je suis sûr du fait.

Madame DURVAL, *très-vivement.*

Mais vous sçavez sans doute à qui? Dites-moi donc, à qui, Monsieur, à qui?

Le C O M M A N D E U R, *souriant.*

Oui, je le sçais, Madame. Mais quelle vivacité vous mettez à cela?

Madame DURVAL, *sc. contraignant.*

Mais non; il est tout naturel que l'intérêt que l'on prend à un ami...

Le COMMANDEUR, *l'interrompant.*

Eh ! oui, oui; l'amitié est une si belle chose, qu'il ne faut pas vous faire languir plus long-tems. C'est à vous - même, Madame, que Monsieur Licandre a dessein de marier le Chevalier, (*d'un air malin*) si vous l'agréez, pourtant.

Madame DURVAL.

A moi, Monsieur!

Le COMMANDEUR, *en badinant & riant.*

A vous - même, vous dis-je. Je crois être sûr qu'ils desirent ce mariage; & je crois aussi qu'il ne sera pas difficile de vous y déterminer; qu'en dites-vous?

Madame DURVAL.

Vous vous trompez, Commandeur.

Le COMMANDEUR,

Comment, Madame?

Madame DURVAL.

Ecoutez-moi, mon cher Commandeur.
— Vous m'allez trouver bien extraordinaire, bien bizarre, peut-être même d'une singula-

rité révoltante ;... mais , Monsieur , jamais rien ne pourra me déterminer à me remarier.

Le COMMANDEUR.

Tout de bon ! Et pourquoi cela ?

Madame DURVAL.

Oh ! voici pourquoi. — Vous avez connu feu mon mari. Vous sçavez qu'on me fit épouser Durval , un an après avoir quitté l'Angleterre ; il s'étoit emparé de l'esprit de mes parens qui me sacrifèrent. Durval étoit Armateur à Saint-Malo ; je lui apportai en mariage trois millions de bien , dont il n'a dissipé qu'une très-petite partie ; ayant commencé par manger le sien , qui étoit assez considérable. Il quitta bientôt son commerce de mer & Saint-Malo , & nous vîmes nous établir à Paris. — Durval avoit de l'esprit , de la figure ; une politesse qui plaisoit , & en imposoit aux autres , & qui n'étoit cruelle que pour moi. Il paroïssoit me prévenir en tout ; & vous avez cru , comme tout le monde , que j'étois la femme de France la plus heureuse... Eh bien ! Monsieur , il n'en étoit rien : jamais femme n'a été aussi malheureuse , avec son mari , que je l'ai été avec Durval.

Le COMMANDEUR, avec un grand étonnement.

Vous avez été malheureuse avec Durval!

Madame DURVAL.

Vous voilà bien étonné, Monsieur! Rien n'est plus vrai, pourtant... Vous avez vu vous-même comme Durval m'avoit aimée, m'avoit adorée... Eh bien! nous avons été mariés trois ans; à peine la première année étoit-elle passée, que ce grand amour fit place à l'indifférence la plus offensante: il me donna des rivalités dont il exigeoit que je fusse l'esclave. De là les procédés les plus durs, & les plus cruels... Vous frémiriez, Monsieur, si j'entrois dans des détails... Deux fois il m'en a pensé coûter la vie.

Le COMMANDEUR.

Comment! cela a été jusques-là?

Madame DURVAL.

Oui, Monsieur; ni ma jeunesse, ni mes égards, ni mon attention à cacher mes malheurs & ses désordres, ni mes larmes, rien de moi ne le touchoit plus; tout, de ma part, lui étoit devenu à charge, jusqu'à l'estime qu'il étoit forcé d'avoir pour moi.

Le COMMANDEUR.

Mais le Chevalier est trop galant homme,
pour que vous puissiez craindre...

Madame DURVAL., *avec la vivacité la
plus tendre.*

Eh ! Commandeur , croyez-moi : je me suis dit , & plus fortement que vous ne pouvez me le dire , les raisons qui sont pour le Chevalier. — Personne ne sçait mieux que moi , que c'est l'ame la plus belle... la plus noble... qu'il a cette probité éclairée & délicate , qu'il porte dans les moindres circonstances de la vie. — Ajoutez à cela , qu'il m'aime. — Je dis encore plus : c'est que j'ai pour lui l'amitié la plus vive & la plus tendre , ... que vous qualifierez comme il vous plaira. Disons mieux : je vous avoue même que c'est de l'amour ; car je ne suis point fausse. — Malgré cela , Monsieur , la vive impression , & les traces profondes que m'ont laissé les peines cruelles que j'ai souffertes dans mon premier mariage , m'empêcheront toujours d'en contracter un second. Je pense d'après moi ; vous le sçavez. Je suis décidée , & rien ne pourra me faire changer de résolution.

LE C O M M A N D E U R.

Je le crains fort pour mon ami. Mais sur votre refus, si l'oncle du Chevalier vouloit le marier à une autre?

Madame DURVAL, *très-vivement, & du ton le plus tendre & le plus senti.*

C'est que je ne crains point; je suis sûre de l'attachement du Chevalier; je réponds de son cœur, comme du mien. — Il a une ame, cet homme-là.

LE C O M M A N D E U R.

D'accord. Mais, si l'oncle du Chevalier ne vouloit donner son bien à son neveu, qu'à condition qu'il se mariât à vous, Madame, ou à quelque autre; en refusant le Chevalier, vous ne pourriez pas le détourner d'épouser celle que l'on lui proposeroit. Dans ce cas-là; vous sentez, mieux que moi, quel coup-d'œil cela auroit dans le monde.

Madame DURVAL, *très-vivement, & avec la plus extrême sensibilité.*

Je ne l'en détournerois pas, Monsieur. Il sera libre d'agir comme il le voudra. Mais s'il étoit capable d'en épouser une autre, j'en

mourrois, je le sens bien... mais cela est impossible ; je sens encore mieux cela, Monsieur, je sens encore mieux cela.

Le C O M M A N D E U R.

A la bonne heure. — Mais se peut-il que le Chevalier ne vous ait jamais proposé de vous épouser ?

Madame D U R V A L.

Jamais. Je suis sûre pourtant qu'il en a toujours eu la plus grande envie ; mais il ne m'en a jamais ouvert la bouche. J'ai bien senti pourquoi : le Chevalier n'étoit pas riche ; je le suis immensément ; il n'avoit alors que sa compagnie de Cavalerie. Sa délicatesse lui auroit fait presque un crime de cette proposition.

Le C O M M A N D E U R.

Oh ! pensant comme il fait, cela est sûr.

Madame D U R V A L.

Oh ! très-sûr. Mais je vais vous avouer une chose bien singulière : c'est que j'ai pensé, dans une occasion, lui faire la proposition de l'épouser, moi.

Le C O M M A N D E U R.

Et ! comment cela donc ?

Madame D U R V A L.

Vous vous souvenez de ce Régiment qui

vint à vaquer il y a un an , & dont il auroit obtenu l'agrément , s'il eût eu de quoi le payer ?

Le COMMANDEUR.

Je m'en souviens très-bien.

Madame DURVAL.

Je ne vous dirai point que je lui demandai comme une grace , de m'emprunter les quatre-vingt mille livres qu'il lui falloit pour cela.

Le COMMANDEUR.

Oui , je sçais qu'il les refusa , parce que vous risquiez de les perdre par sa mort ; cela est tout simple.

Madame DURVAL , avec la vivacité du plus tendre sentiment.

Cela n'est pas tout simple , vis-à-vis des façons que j'y mis. J'y employai les instances , les prières , les persécutions , enfin toutes les tournures , j'ose dire , les plus ingénieuses que l'amour puisse inspirer. L'idée de faire l'avancement & la fortune d'un homme que j'aime remplissoit mon ame du sentiment le plus délicieux.

Le COMMANDEUR.

Et vous ne pûtes pas venir à bout de le déterminer à accepter vos offres ?

Madame DURVAL.

Non, Commandeur. Il résista à tout ; il me refusa inhumainement ; tenez, Monsieur, c'est là la seule fois de ma vie, que j'ai eu véritablement à me plaindre de lui.

Le COMMANDEUR.

A vous plaindre !

Madame DURVAL, *avec chaleur.*

Oui, à me plaindre. Je vous avoue que je fus piquée au jeu ; & son opiniâtre générosité pensa me mener si loin, que je fus sur le point de lui offrir ma main, parce que j'imaginois que c'étoit-là ma dernière ressource, pour lui faire accepter l'argent qu'il lui falloit pour avoir ce Régiment-là.

Le COMMANDEUR.

Eh ! qui put faire évanouir des dispositions si heureuses pour le Chevalier ?

Madame DURVAL.

La résistance qu'il mit à accepter cet argent fit naître en lui & moi des discussions qui lui firent perdre un tems qui est toujours très-précieux en affaires ; la Cour disposa du Régiment ; je ne puis vous dire combien j'en fus affligée.

Le COMMANDEUR.

Je le crois : d'autant plus que dans ce tems-là, la fortune du Chevalier étoit très-médiocre. Le fils unique de son oncle vivoit encore.

Madame DURVAL, *avec une tendresse douce & animée.*

Aussi, Commandeur, vous avoueraï-je une chose qui ne doit jamais nous passer : je pris dès ce moment des mesures pour assurer le sort du Chevalier, sans qu'il pût s'en douter ; je sacrifis sur le champ mon cœur à cet égard. Aujourd'hui qu'il est riche par la mort du fils de Monsieur Licandre, son oncle ; c'est une raison de plus pour moi, pour ne le point épouser. Eh ! je ne me remarierai point, soyez-en sûr ; mon parti est bien pris. Et sur tout cela, Commandeur, je ne vous dis pas la moitié de mes raisons ; j'en ai encore de mille fois plus fortes, & qui tiennent toutes à l'amour extrême que j'ai pour le Chevalier.

Le COMMANDEUR.

Vous ne m'en dites que trop, Madame, & je sens bien que je combattois en vain votre sentiment. — Il n'y a au monde que l'amour qui puisse vous en faire revenir.

UN LAQUAIS, *apportant un billet.*

C'est de la part de Madame la Marquise de
Leurry.

MADAME DURVAL.

A-t-on dit que j'y étois ?

LE LAQUAIS.

Oui, Madame; & son valet-de-chambre
attend la réponse.

MADAME DURVAL, *renvoyant le laquais.*

Cela est bon, qu'il attende. — Comman-
deur, vous permettez... (*Après avoir lu.*) Je
ne sçais pas ce que me veut cette femme; elle
ne sçait pas, sans doute, que, comme elle est
de la plus grande qualité, c'est une raison pour
moi, pour ne me point lier avec elle; car de-
puis le malheur que j'ai eu de la rencontrer
dans quelques soupers, elle me poursuit de ses
avances; elle a passé ici; je n'y étois pas. Je fus
hier chez elle; je me croyois heureuse de ne
l'avoir point trouvée: point du tout; elle m'é-
crit, à présent, pour me demander chez moi
un rendez-vous dans une heure, (*de l'air de
l'indécision,*) je ne puis gueres le lui refuser
pourtant, sans impolitesse.

LE COMMANDEUR.

Où non; il ne faut jamais avoir tort avec
ces gens-là.

Madame DURVAL.

Vous permettez donc que j'aie lui faire un mot de réponse. — Vous soupez avec moi?

Le COMMANDEUR.

Eh! mais, c'est qu'auparavant j'ai une affaire.

Madame DURVAL, *l'interrompant.*

Oh! liberté entière, & revenez.

(Elle se retire.)

Le COMMANDEUR.

Je serai bientôt de retour.

SCÈNE IV.

LE COMMANDEUR, *seul.*

CETTE veuve-là ne se remariera jamais; je le vois bien. — Il est fâcheux, il est cruel, pourtant, qu'une femme aussi estimable ait été amenée, par la conduite & les traitemens indignes de son défunt mari, à prendre une façon de penser qui doit nécessairement lui faire beaucoup de tort dans le monde. — Et malheureusement il me paroît démontré que jamais le Chevalier ne pourra venir à bout de lui faire changer de sentiment. Mais, c'est le Chevalier lui-même.

SCENE V.

LE COMMANDEUR, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *avec la joie du transport.*

AH! mon cher ami! que je vous embrasse! prenez part à ma joie. — Mais, où est donc Madame Durval?

LE COMMANDEUR.

Elle va rentrer, elle est allée écrire un mot dans son cabinet.

LE CHEVALIER, *avec la dernière vivacité.*

Je l'attends, avec la dernière impatience, pour lui dire.... — ce dont je n'ai pu vous faire part à la campagne.... On avoit exigé de moi le secret: c'est que mon oncle me donne, dès à présent, la plus grande partie de ses biens...; ce n'est pas là ce qui me touche...; mais il consent que j'épouse Madame Durval; il doit venir dans la journée conclure cette affaire avec elle. — Eh! bien, mon ami, croyez-vous qu'il y ait quelqu'un sur terre plus heureux que moi?

Le

LE COMMANDEUR.

Je ne veux pas empoisonner ta joie, qui me paroît excessive....

LE CHEVALIER, *avec impétuosité.*

Excessive! vous n'en voyez pas la moitié : j'ai toujours désiré avec passion d'épouser Madame Durval; je n'ai jamais cessé de me dire, de penser, de sentir que c'étoit une femme unique. — Beauté, sentiments, élévation dans l'ame; esprit, raison, agréments, tout est dans cette femme - là; mais tout. — Jugez par-là, mon ami, combien je suis enchanté de me voir à la veille de m'attacher cette femme pour toute la vie...; je dis, pour toute la vie.

LE COMMANDEUR.

Transports d'amants que tout cela; va, mon enfant, c'est toujours une folie que de se marier. — Je pense bien autrement que toi là-dessus, moi; car, ce qui m'a engagé à me jeter dans l'Ordre de Malte, c'est que j'aimois trop les femmes; & en vérité, je n'ai fait mes vœux que pour ne point succomber à la tentation d'en épouser quelqu'une; & ce malheur-là me seroit arrivé cent fois.

Tome II.

I

LE CHEVALIER.

Et moi, je serois le plus malheureux des hommes, si je ne pouvois la faire consentir à m'épouser.

LE COMMANDEUR.

Mais es-tu sûr qu'elle n'ait point d'opposition pour se remarier ?

LE CHEVALIER.

Je sçais, je connois bien sa répugnance à cet égard ; nous en avons parlé quelquefois ; mais je surmonterai cela. Tout est possible à l'amour ; je l'adore, elle m'aime... je puis vous le dire à présent que je compte l'épouser.

LE COMMANDEUR.

Oh ! sans que tu me le dises, je n'ai jamais été la dupe du mystere honnête & respectable que vous avez mis à votre amour.

LE CHEVALIER.

Le mystere étoit tout simple : sans biens comme j'étois, je n'ai pu proposer un mariage qui auroit toujours été suspect d'intérêt... mais aujourd'hui... aujourd'hui... Oh ! je suis transporté.

LE COMMANDEUR.

Ce desir forcené de te marier m'impaciente,

Car, dis-moi, en conscience, qu'est-ce que le mariage a à faire à tout cela ? Et si tu ne peux pas l'y déterminer, il faudra bien que tu te contentes de continuer de vivre...

Le CHEVALIER, *l'interrompant.*

Mais nous ne vivons point, Monsieur....

Le COMMANDEUR.

Je le veux bien, moi ; je ne te demande pas ton secret.

Le CHEVALIER, *vivement.*

Ah ! Commandeur, je puis vous protester...

Le COMMANDEUR, *l'interrompant.*

Je te crois... je te crois... Mais si l'on ne peut t'ôter de la tête ce mariage-là, mon pauvre Chevalier, je te prévins que je viens d'avoir dans l'instant une conversation avec elle à ce sujet, & que je l'ai laissée décidée, & très-décidée à ne point se remarier même avec toi.

Le CHEVALIER.

Vous m'ôtez la confiance où j'étois ; vous m'affligez cruellement.

Le COMMANDEUR.

J'entends du bruit dans son cabinet ; c'est elle qui vient, sans doute. J'ai affaire ; je te quitte. Sans adieu.

SCENE VI.

LE CHEVALIER, *seul.*

SEROIT-IL possible que Madame Durval refusât de m'épouser ; qu'elle tint même vis-à-vis de moi à ses anciennes préventions contre le mariage ? — Non , non , je dois me rassurer : elle m'aime ; c'est une passion véritable ; ce n'est point un amour ordinaire , que celui qu'elle ressent pour moi. — Le Commandeur avoit pénétré ses sentiments & les miens , que qu'attention que j'aie eue à les dérober aux yeux de tout le monde , quelque discrétion que j'y aie mise. Ah ! cette raison seule suffiroit pour me déterminer à l'épouser , quand , d'ailleurs , je n'en aurois pas le desir le plus vif & le plus passionné. Mais c'est elle.



SCÈNE VII.

Madame DURVAL, LE CHEVALIER.

Madame DURVAL, *avec une tendresse vive.*

AH! Chevalier! c'est donc vous enfin,
— Quel plaisir j'ai de vous revoir! — Mais
êtes-vous comme moi? Mais avez-vous senti
ce que c'est que d'être quatre jouts éloignés
l'un de l'autre?

Le CHEVALIER, *avec la dernière vivacité.*

Si je l'ai senti, Madame! si je l'ai senti!
ah! je voudrois que les jours que je passe sans
vous voir, fussent rayés de ma vie. Si je l'ai
senti!

Madame DURVAL, *tendrement.*

Non, vous vous êtes amusé à la campa-
gne: vous y aviez des femmes aimables.

Le CHEVALIER.

Des femmes! ah! vous ne me rendez gue-
res justice; & à vous, encore moins. Est-il
une femme au monde que l'on puisse vous
comparer? — Je n'aimerai jamais que vous.
Eh! je n'ai jamais eu véritablement d'amour

que pour vous. Sans votre beauté, vos grâces, & votre esprit... & encore plus, sans votre ame & vos vertus, j'eusse, sans doute, ignoré toute ma vie, ce sentiment qu'aucune autre que vous n'eût pu ni ne pourroit m'inspirer.

Madame DURVAL, *très-tendrement.*

Ah ! Chevalier ! vous n'imaginez pas dans quel ravissement me jette cette protestation passionnée, que je vois pleine de vérité & de sentiment ; & sur-tout dans cet instant où...

Le CHEVALIER, *l'interrompant.*

Eh ! c'est dans cet instant aussi, Madame, que l'amour dont vous m'honorez, m'est le plus nécessaire : c'est dans cet instant que je desirerois que cet amour pût prendre de nouvelles forces, pût accroître encore, & fût au point de vous fermer les yeux sur mes défauts.... (*D'un ton tremblant.*) Et sur les préjugés... que vous avez... contre le mariage.

Madame DURVAL.

Ah ! que me dites-vous là, Chevalier ?

Le CHEVALIER, *D'un air très-timide.*

Je dis, Madame... je crains... vous ne voudrez peut-être pas...

UN LAQUAIS, *annonçant.*

Madame la Marquise de Leutry.

Le CHEVALIER, *à part.*

Je ne sçais si je dois être fâché ou bien-aisé d'être interrompu dans ce moment. (*Haut.*) Madame... je suis dans une agitation... dans un trouble... Pendant que vous recevrez cette visite importune, je vais trouver mon oncle. Il doit vous parler, Madame...! il doit vous parler... & votre réponse, que je vais attendre chez lui, décidera du bonheur ou du malheur de ma vie.

(*Il salue profondément, en sortant, la Marquise de Leutry, qui lui fait une révérence impertinente.*)

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE DE LEUTRY,

Madame DURVAL.

LA MARQUISE DE LEUTRY,

A La fin donc, l'on vous trouve, ma belle Dame! j'en suis comblée. Sçavez-vous qu'il y a huit jours que je vous cours, & que je me meurs de vous voir?

Madame DURVAL.

Je suis bien mortifiée, Madame, que vous ayez exigé que je vous attendisse chez moi. J'eus l'honneur de me présenter hier à votre porte. Vous étiez sortie.

LA MARQUISE DE LEUTRY, *d'un air léger.*

Mes gens me l'ont dit. Mais c'est que vous avez mal fait aussi de ne pas venir me demander à souper tout simplement ; cela nous auroit raccommodées ; car je vous boude, au moins.

Madame DURVAL.

J'ignore, Madame, par où j'ai pu mériter...

LA MARQUISE DE LEUTRY, *l'interrompant.*

Comment ! dans les maisons où j'ai eu le bonheur de vous rencontrer, je vous ai priée deux fois à souper, & vous m'avez tenu rigueur. — Ah ça, quand voulez-vous faire votre paix ? Donnez-moi un jour pour venir passer la soirée avec moi, je le veux absolument.

Madame DURVAL.

Permettez-moi, Madame, de me refuser à l'honneur que vous me faites.

LA MARQUISE DE LEUTRY.

Pourquoi donc cela ?

Madame DURVAL, *de l'air le plus noble
& le plus doux.*

Pourquoi, Madame?... Je m'en vais vous parler tout naturellement: parce qu'une femme de mon état, quand elle est sensée, ne doit pas se lier avec des femmes de votre rang.

LA MARQUISE DE LEUTRY, *légèrement.*

Une femme de votre état! Mais il en faut changer d'état, mon bel ange, il faut en changer; & en attendant, je compte sur vous pour ce soir.

Madame DURVAL, *d'un ton froid & noble.*

Encore, une fois, Madame, vous me faites trop d'honneur, & je vous prie de trouver bon que je me tienne à ma place. — Je reconnois, comme je le dois, que, dans l'ordre de la société, les Grands, les gens de qualité, & les gens en place, sont au-dessus de moi; mais en m'abstenant de les voir, & en vivant avec mes égaux, il me semble, moyennant cela, que je n'ai point de supérieurs; & je vous avoue que j'ai cette espèce d'amour propre-là, & qu'il entre, pour quelque chose, dans mes principes.

LA MARQUISE DE LEUTRY, *avec la plus grande légèreté.*

Dans vos principes!... Mais je ne crois point aux principes, moi. C'est l'usage qui décide de tout; & je vous dis..., oui, je vous dis que vous ne serez jamais déplacée nulle part. Avec votre fortune & cette figure là!... mais, c'est que je ne me lasse point de vous admirer... vous êtes belle... des yeux... un éclat... mais c'est un éclat... avec cela, de l'esprit... on ne sçaurait en avoir davantage... mais on va partout avec cela; l'on va partout.

Madame DURVAL, *d'un ton le plus sérieux, & le plus poli.*

Je me tiendrai chez moi, Madame; vos cajoleries ne me feront pas perdre la tête. Mais oserois-je vous demander de quoi il s'agit? Après les louanges dont vous m'accablez, si je pouvois jamais imaginer que je pussé vous être bonne à quelque chose, vous me feriez croire que vous avez des vues sur moi.

LA MARQUISE DE LEUTRY, *d'un air caressant.*

Eh! mais, sans doute, j'ai des vues sur vous, belle Dame; mais je n'en ai que parce que vous êtes ravissante, divine.

Madame DURVAL.

Épargnez-moi, de grace ; — si nous pouvions venir au fait.

LA MARQUISE DE LEUTRY.

Au fait, soit. Mais vous êtes trop modeste aussi. Je ne puis pourtant me *tenir* de vous dire que c'est votre mérite supérieur, votre beauté, votre esprit, qui ont fait tourner la tête à mon malheureux fils, le Marquis de Leutry.

Madame DURVAL.

Que dites-vous, Madame ?

LA MARQUISE DE LEUTRY.

Je dis que mon fils vous a vue une fois, & qu'il vous aime à la folie, mais je vous dis à la folie. Avec cela, vos grands biens peuvent lui convenir ; cela ne gâre rien. — Il faut arranger ce mariage-là, absolument.

Madame DURVAL.

Je ne pense pas, Madame, que vous parliez sérieusement.

LA MARQUISE DE LEUTRY.

Pardonnez-moi, ma Reine, très-sérieusement. — Eh ! ne faisons-nous pas tous les jours de ces mariages-là, nous autres ?

I vj

Madame DURVAL, *en souriant.*

Oh ! je sçais bien cela , Madame.

LA MARQUISE DE LEUTRY.

Croyez donc aussi que mon fils raffolle de vous ; & cela est si vrai , que dès demain , si vous le voulez , il quittera la petite Rosette , & nous irons en avant. Il se chargera de vous faire agréer par sa famille ; son oncle , pour l'engager à se marier , lui cède son Duché ; ainsi , en l'épousant , vous voilà avec le tabouret , ma belle Dame ; avec le tabouret... cela n'est pas désagréable !

Madame DURVAL, *d'un air simple & modeste.*

Avec le tabouret ?... Je vous étonnerois peut-être bien , Madame , si je vous disois que je ne suis nullement tentée de cet honneur-là. — Mais sans entrer dans cette discussion , je vous dirai tout simplement , Madame , que je ne veux point me remarier. C'est une résolution que j'ai prise. Si j'en changeois , comme je n'ai point la vanité de devenir la femme d'un homme de la Cour , j'épouserois quelqu'un d'un état à peu près égal au mien. Mais jamais je ne me rendrois l'esclave d'un homme tiré , qui ne m'épouserait que pour me faire l'honneur de me ruiner , peut-être.

LA MARQUISE DE LEUTRY, *avec un peu
d'aigreur.*

Oh ! je vois très-bien à présent, Madame, d'où vous vient toute cette belle philosophie-là : je vois qu'on m'a dit vrai : vous voulez épouser le Chevalier du Lauret que vous aimez?... Je ne voulois pas le croire.

Madame DURVAL.

Mais, Madame, prenez garde.

LA MARQUISE DE LEUTRY, *d'une façon
encore plus aigre & plus
dédaignée.*

Tout de bon ? vous épouseriez ce petit homme-là ? — Eh mais ! cela est singulier ! Le Chevalier, ce n'est rien ; il n'a ni rang ni fortune. — Il est joli, ... j'avoue qu'il est joli : aussi n'étois-je point étonnée qu'on se prit de goût pour lui ; mais... l'épouser !... je n'en reviens point... c'est un travers, permettez-moi...

Madame DURVAL, *d'un air imposant
& noble.*

Arrêtez, Madame. — Tout est dit entre nous ; je ne pense pas que mon refus vous autorise à me tenir des propos aussi déplacés & aussi offensants. — En tout cas, je vous avertis que je ne les souffrirais pas.

LA MARQUISE DE LEUTRY, *d'un ton d'aigreur, poussé à l'excès.*

Vous m'avertissez, vous m'avertissez! — Eh mais! je vous suis très-obligée. Et moi, je vous avertis aussi, Madame Durval, que vous faites deux bonnes folies en un jour: l'une, de ne point épouser mon fils; & l'autre, d'épouser votre Monsieur le Chevalier. — Adieu, Madame Durval, adieu. — (*A part en s'en allant.*) Eh mais! où avoient-ils pris que cette Bourgeoise-là avoit tant d'esprit donc? (*Se retournant.*) Quoi! vous me reconduisez! rentrez, Madame, rentrez. Je n'ai que faire de tout cela, moi; je n'ai que faire de tout cela.

Madame DURVAL, *revenant sur ses pas.*

Effectivement, je suis bien bonne de lui faire encore des politesses.

SCENE IX.

LICANDRE, Madame DURVAL,
continuant.

EN vérité, les gens de qualité ont peine à se persuader que ceux qui n'en sont pas soient des

hommes comme eux. Mais j'apperçois l'oncle du Chevalier.

LICANDRE, *d'un air inquiet.*

Ah! Madame, excusez l'impolitesse que je vais commettre; je ne fais que passer ici un moment pour vous rendre mes devoirs;... & à vous dire le vrai, je comptois y trouver mon neveu. — Je ne sçais si un Exprès, qui me vient de Cadix, lui a parlé. On a indiqué chez moi, à cet homme, les endroits où il pourroit me trouver, moi, ou mon neveu. (*D'un air satisfait & joyeux.*) C'est sûrement une heureuse nouvelle; & peut-être même m'adresse-t-on, par cet Exprès, tous les fonds que je dois recevoir de Cadix, en bonnes lettres de change.

MADAME DURVAL.

Monsieur le Chevalier est sorti, il y a plus d'une heure, Monsieur.

LICANDRE.

Permettez-moi donc, Madame, de retourner sur le champ chez moi, & pardonnez mon incivilité. Je reviendrai, & si vous le trouvez bon, j'amenerai le Notaire pour dresser les articles de votre mariage avec le Chevalier; cela ne fera pas long: il y a long-

tems que vous devez être convenus de vos faits.

Madame DURVAL.

Mais, Monsieur, il n'y a qu'une petite difficulté...

LICANDRE.

Nous la leverons bien vite ; entre honnêtes gens, il ne scauroit y en avoir long-tems. — Tenez : en deux mots, voici comme j'arrange tout cela, moi. Cet Exprès va me remettre pour dix-huit cent mille livres de lettres de change ; j'en donne quinze cens à mon neveu, & je me réserve cent mille écus pour moi, qui, avec ma terre qui me rapporte douze mille francs, en douze sacs, me suffiront, & au-delà...

Madame DURVAL, *l'interrompant.*

Mais de grace, au sujet de ce mariage, apprenez donc mes dispositions...

LICANDRE, *l'interrompant.*

Qu'appellez-vous mes dispositions ? Je ne veux point que vous fassiez des dispositions en faveur de mon neveu. Il faut toujours que le bien retourne aux familles d'où il vient... & d'ailleurs, cela m'a toujours répugné, qu'une femme avantageât un homme... mais nous

discuterons tout cela ce soir ; permettez-moi de vous quitter seulement pour une heure.

Madame DURVAL.

Mais auparavant, Monsieur, écoutez moi un instant.

LICANDRE, *l'interrompant.*

Ah, Madame ! remettons cela, je vous en supplie. Je sens toute l'étendue de mon impolitesse : mais la conséquence, la grande importance de mon affaire est une excuse bien légitime. Mille pardons, Madame ; je suis ici dans une heure ; dans une petite heure au plus tard.

SCÈNE X.

Madame DURVAL, *seule.*

JE suis désolée qu'il n'ait pas eu le tems de m'écouter. Je lui aurois dit l'éloignement invincible que j'ai pour le mariage : il auroit préparé le Chevalier à mon refus ; & il va, au contraire, lui porter des espérances qui lui rendront encore plus cruelle la résolution où je suis de ne point me remarier. Cela m'afflige singulièrement !

SCENE XI.

Madame DURVAL, Mlle. AGATHE.

Mlle. AGATHE, *d'un air embarrassé.*

MADAME est seule... & elle veut bien
permettre...

Madame DURVAL.

Que voulez-vous, Agathe?

Mlle. AGATHE.

C'est que... j'aurois à parler à Madame...
C'est que... je voudrois...

Madame DURVAL.

Qu'avez-vous à me dire? Vous avez l'air
embarrassé. Qu'est-ce que c'est?

Mlle. AGATHE.

Je suis peinée de dire ce que c'est, parce que...
je suis bien fâchée de quitter Madame. — Il me
coûte d'être obligée... de demander mon con-
gé à Madame.

Madame DURVAL.

Comment, Agathe! Eh! pourquoi me quit-
tez-vous?

Mlle. AGATHE.

Eh mais !... j'en ai dit les raisons à Monsieur

le Commandeur ; il pourra les dire à Madame.

Madame DURVAL.

Eh ! ne peut-on les sçavoir de vous , Mademoiselle ?

Mlle. AGATHE.

Oh ! je n'oserois , moi ; — cela fâcheroit peut-être Madame ; & je ne veux point sortir mal d'avec Madame ; je n'ai qu'à m'en louer.

Madame DURVAL.

Oh ! je veux absolument sçavoir vos raisons , Mademoiselle ; je veux que vous les disiez , & tout à l'heure.

Mlle. AGATHE, *embarrassée.*

Eh mais ! *primò* , ... d'abord , ... j'ai à apprendre à Madame que j'entre chez Madame la Comtesse Dorimene , où je suis arrêtée... — & je ne crois pas que Madame puisse trouver mauvais... que l'on prenne son avantage , ... où l'on le trouve.

Madame DURVAL, *secouant la tête.*

Tenez , Agathe ; ce ne peut pas être là la vraie raison...

Mlle. AGATHE, *d'un air impatient.*

La vraie raison , Madame ; la vraie raison...

Dame! il y a si long-tems qu'on parle du mariage de Madame avec Monsieur le Chevalier, que je sens bien qu'il ne se fera pas.

Madame DURVAL, *vivement.*

Êtes-vous folle? Que peut avoir de commun ce mariage prétendu avec votre sortie?

Mlle. AGATHE.

Eh mais! Madame, l'on se fait des reproches à soi-même de voir...

Madame DURVAL, *impatiemment.*

Des reproches? de quoi? ... Mais, tâchez donc de vous faire entendre.

Mlle. AGATHE.

Me faire entendre?... il n'y a rien de si clair. Tenez, Madame, quoique vous ne m'ayiez pas mise dans votre confidence, sur votre mariage avec Monsieur le Chevalier, j'ai eu des soupçons là-dessus; & je me suis dit qu'il ne convenoit pas à mon honneur de rester à Madame, ayant toujours ces soupçons-là.

Madame DURVAL, *un peu en colère.*

Quoi! des soupçons que j'étois mariée? Quel galimathias! Je ne vous entends pas.

Mlle. AGATHE, *vivement.*

Madame fait semblant de ne pas m'enten-

dre ; il faut donc s'expliquer plus clairement : eh bien ! si Madame m'avoit fait confidence de son dessein d'épouser le Chevalier , je ne me serois pas fait de scrupules sur tout cela , moi. Mais , pardi , je suis une honnête fille , & je dis qu'on peut bien se prêter à une inclination qu'auroit une femme mariée ; l'on peut faire comme cela. (*Portant aux yeux ses doigts écartés.*) Pourquoi ? C'est qu'une pauvre femme qui a un mari ne sauroit épouser son amant ; elle est à plaindre par-là. — Mais une veuve !... Eh ! qui est-ce qui l'empêche de se marier à celui qu'elle aime ? Rien. Eh bien ! la conscience permet-elle qu'on ferme les yeux là-dessus , quand on ne nous a pas mis auparavant dans le secret , & qu'on n'a aucun intérêt à ça ?

Madame DURVAL, *l'interrompant avec dignité & hauteur.*

Retirez-vous , Mademoiselle. Vous serez dès ce soir , je vous en répons , à Madame la Comtesse Dorimene.



SCENE XII.

Madame DURVAL, *seule.*

MAIS à combien de genres de persécutions m'expose l'amour que j'ai pour le Chevalier ! — Les propos de la Marquise de Leutry m'ont déplu sans me fâcher. — Mais qu'une malheureuse Femme-de-Chambre ait l'audace !... En vérité, le sort des femmes est bien à plaindre. Mais le Chevalier ne revient point... je desire, & je crains de le voir.

SCENE XIII.

Madame DURVAL, LE CHEVALIER,

Madame DURVAL.

AH, Chevalier ! avez-vous trouvé votre oncle ? a-t-il lui-même trouvé chez lui un homme qu'il cherchoit avec tant d'empressement ?

Le CHEVALIER.

Oui, Madame ; je quitte mon oncle, & je l'ai laissé avec cet Expès de Cadix. J'ignore les bonnes nouvelles qu'il lui porte. Mais mon

oncle vient de m'en dire une , bien intéressante pour moi : c'est que vous consentez à notre mariage. Vous m'en voyez pénétré de la joie la plus vive.

MADAME DURVAL.

Ah , Chevalier ! détrompez - vous. Monsieur votre oncle étoit si pressé , qu'il ne m'a pas laissé le tems de m'expliquer : il a pris le change sur le peu de paroles que j'ai pu lui dire.

LE CHEVALIER.

Eh quoi , Madame ?

MADAME DURVAL, *d'un air très-passionné.*

Non , je ne puis , Chevalier , surmonter la répugnance extrême , mais fondée , que j'ai pour le mariage. Si vous sçaviez ce qu'il en coûte à mon cœur de vous refuser ! ... Au nom de votre tendresse , de la mienne , abandonnez , je vous en conjure , le projet que vous avez de m'épouser.

LE CHEVALIER.

Eh ! le puis-je , Madame ? — De combien d'amertumes mon bonheur ne seroit-il pas empoisonné en y renonçant ! Quoi ! ne me seroit-il jamais permis de faire gloire de mon attachement pour vous dans le monde ? — D'un autre côté , n'ai-je pas à me reprocher l'atteinte

que mes assiduités donnent à votre réputation? N'ai je pas entendu des propos?... & il n'est pas possible qu'il ne vous en soit revenu quelques-uns... il faut les faire finir, Madame; ma probité y est engagée.

Madame DURVAL.

Votre probité, Monsieur, ne doit point rougir de ce qui ne blesse point la mienne.

Le CHEVALIER.

Que dites-vous, Madame?

Madame DURVAL.

Je dis, Monsieur, que je laisse, à ce qui s'appelle le monde, la liberté de penser ce qu'il voudra. Je n'ai jamais prétendu faire dépendre mon bonheur de l'opinion d'un Public, juge léger, toujours injuste, rarement instruit; & qui ne prononce que d'après ses préjugés: le monde ne m'est rien. Votre estime, celle de mes amis & des vôtres, la mienne propre: je n'en veux pas d'avantage. Eh quoi! Chevalier! mon cher Chevalier!... L'amour extrême, que j'ai pour vous;... & qui, j'ose le dire, est plus fort que celui que vous sentez pour moi, ne peut-il lui seul faire toute votre félicité, comme il fait tout mon bonheur?

Le

LE CHEVALIER.

Non, Madame, non; le mien dépend de mon mariage avec vous. Lui seul peut m'en assurer la durée. Eh quoi! ne puis-je pas vous perdre? vous avez vos parens en Angleterre; ne pouvez-vous pas y être rappelée par quelques circonstances imprévues? que sais-je moi?... Ah! Madame! quand on a eu le bonheur de rencontrer une femme aussi estimable que vous, à peine le mariage paroît-il suffisant pour se l'attacher, l'on voudroit imaginer des chaînes encore plus fortes, pour ne jamais risquer d'en être séparé.

Madame DURVAL, *très-tendrement.*

Eh! mon cher Chevalier! ce sont ces chaînes, qui font tomber celles de l'amour!

LE CHEVALIER.

Eh! Madame! jugerez-vous toujours de ce nœud respectable par les impressions que vous en avez prises, & par l'épreuve cruelle que vous en avez faite avec Durval? — M'aimez-vous sans m'estimer? — Craignez-vous de ma part quelques-uns de ces mauvais traitemens; l'ombre même d'un mauvais procédé?

Madame DURVAL.

Non, je n'en crains point; mon amour pour

Tome II.

K

vous est fondé sur l'estime la plus vraie & la plus méritée. Mais le plus estimable des hommes tient à l'humanité ; & il est dans la nature que le cœur de l'homme se lasse bien vite d'un sentiment, dont le devoir, dont la loi lui font une obligation. Vouloir nous marier, c'est vouloir éteindre, cruel ! un amour qui est tout pour moi ; qui, lui seul, m'attache à la vie : elle me deviendrait un fardeau, si vous cessiez ou si je cessois de vous aimer, après cette union. Ah ! Chevalier ! mon cher Chevalier ! vous m'aimez... je vous adore... rien ne traverse notre amour... Êtes-vous las d'être heureux ?

Le CHEVALIER, *très-vivement.*

Non, Madame, vous ne m'aimez pas autant que vous le dites ; autant que vous voulez vous le persuader à vous-même. Si vous aviez pour moi cet amour vif & passionné dont je brûle pour vous, vous ne verriez, vous ne penseriez, vous n'agiriez, vous ne sentiriez que d'après moi. Vous me feriez aveuglément le sacrifice de cette prétendue répugnance.

Madame DURVAL, *très-vivement aussi.*

Eh ! Monsieur ! voyez votre injustice. — Ne puis-je pas tourner contre vous ces mêmes raisons ? Ne serois-je pas en droit, de mon côté,

Exiger de vous le sacrifice de vos idées & de vos sentimens ? — Je vous aime , Chevalier , je ne puis trop vous le répéter dans cette circonstance ; nulle expression ne peut rendre , à mon gré , la violence de mon amour. — Mais pourquoi le vôtre veut-il devenir tyrannique ? .. Vous autres hommes , vous êtes tout surpris de trouver une femme qui ait une façon de penser à elle ; & qui ne suive pas en aveugle , celle de son amant. Vous voulez qu'elle ne voie , ne juge , & n'agisse que d'après ses impressions... vous venez de le dire : vous croyez qu'une femme n'aime point , si elle n'est asservie , si elle n'est subjuguée par son amant... Eh ! bien , moi , Chevalier , quoique mon ame soit pénétrée , pour vous , du sentiment le plus tendre , de l'amour le plus passionné qui fut jamais , je prétends cependant garder , même en aimant , une certaine liberté. Eh ! pouvez-vous , avec équité , m'ôter celle de sentir , comme je sens , de penser comme je pense , & d'agir comme je crois le devoir ?

Le CHEVALIER , *impétueusement.*

Oui , Madame , oui ; & c'est sur ce point seul , que votre amour lui-même ne peut vous laisser de liberté. Tous vos raisonnemens , de quelque passion qu'ils paroissent mêlés , n'en-

K ij

trahent point mon ame. L'amour, dans votre cœur, se trouve soumis à ce que vous appelez raison : vous occupez bien une autre place dans le mien ; excepté le desir passionné que j'ai de vous épouser, & qui n'est autre chose que mon amour lui-même, il n'est point, moi, de sacrifice que je ne sois prêt à vous faire. Et encore, je ne vous le demande ce sacrifice, que parce que je suis convaincu qu'il augmenteroit mon amour, s'il est possible que, de la violence dont il est, il puisse accroître encore ; & je sens....

Madame DURVAL, *l'interrompant.*

Et moi, je doute si je pourrois répondre du mien, si, au lieu de l'amant, je trouvois un maître. L'amour ne peut subsister qu'entre deux personnes libres & égales : notre sexe sent encore mieux cela que le vôtre. Non, encore une fois, mon cher Chevalier, ne m'en parlez plus. Je vous aime ; ce n'est que par mon amour que je tiens à la vie ; mon amour pour vous est mon existence....

Le CHEVALIER, *l'interrompant.*

Non, Madame, non : rien ne me convaincra de votre amour, que le don de votre main ; j'en douterai toujours, tant que...

MADAME DURVAL, *l'interrompant avec feu.*

Vous doutez de mon amour, & vous osez me le dire, cruel que vous êtes! — Mais vous ne le pensez pas. — Jamais je n'ai senti plus vivement l'excès de la tendresse que j'ai pour vous, que dans cet instant que je refuse de vous épouser. — C'est cet amour même, dont l'extrême délicatesse est, plus que toute autre cause, le principe de mon refus : plus je vous aime, plus je suis aimée de vous ; [car je ne doute point de votre amour, moi,] & moins je veux risquer de les voir s'éteindre, & vous tenteriez vainement de me faire revenir d'une résolution que rien au monde ne peut me faire changer.

SCÈNE XIV.

LE COMMANDEUR, Madame DURVAL,

LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *très-vivement.*

AH! Commandeur! ah! mon ami! venez vous joindre à moi. Madame Durval refuse de m'épouser; c'est le chagrin le plus vif que je puisse ressentir. — Je n'ai pas besoin, cruelle! de

K ij

vous jurer que je n'en épouserai jamais d'autre que vous, dût mon oncle me déshériter cent fois.

Le COMMANDEUR.

Ah ! Madame ! je connois les sentimens du Chevalier ; vous allez le rendre le plus malheureux des hommes.

Madame DURVAL.

Eh ! Monsieur !

Le CHEVALIER.

Quoi ! Madame ! rien ne pourra vous fléchir ? (*Il se jette à ses genoux.*) Au nom de l'amour le plus tendre....

SCENE XV. & dernière.

LICANDRE, Madame DURVAL, LE
COMMANDEUR, LE CHEVALIER.

LICANDRE.

CESSEZ, mon neveu, de prétendre à la main de Madame. Ah ! mon ami, vous n'êtes plus un parti pour elle ! — Nous ne voulons tromper personne, Madame ; & je viens vous annoncer une nouvelle, [*Se tournant vers son*

neveu,] plus cruelle encore pour vous que pour moi, mon cher neveu.

Le CHEVALIER.

Eh ! quoi, mon oncle ? [*A part.*] Je pensois n'avoir plus rien à redouter.

Le COMMANDEUR.

Qu'est-il donc arrivé ?

Madame DURVAL, *très-vivement.*

Une nouvelle cruelle pour le Chevalier ! Vous me faites frémir, Monsieur.

LICANDRE.

Hélas ! Madame, tantôt en vous quittant, j'ai vu cet Exprès de Cadix qui me cherchoit. Il m'a apporté la nouvelle que j'avois perdu les dix-huit cent mille livres que l'on devoit me remettre ici en lettres de change. N'en ayant point trouvé là-bas, l'on m'envoyoit cette somme en piastras sur deux vaisseaux qui, au sortir du port de Cadix, ont péri par une tempête affreuse, sans qu'on en ait rien pu sauver.

Madame DURVAL, *abîmée de douleur, à part.*

Quelle nouvelle ! & dans quel moment elle arrive !

Le COMMANDEUR, *à part.*

Tout l'accable à la fois.

LICANDRE.

Ah! mon cher neveu! mon cher fils!... aidez-moi à soutenir votre infortune!

Le CHEVALIER.

Mon très-cher... mon très-généreux oncle... mon vrai pere, si cette perte ne vous chagrine que par rapport à moi, cessez de vous affliger : ce matin elle eût fait mon désespoir; actuellement je n'y vois que la privation d'un bien qui n'auroit pas fait mon bonheur. Eh! bien, la fortune m'abandonne..... je sçaurai m'en passer.

Madame DURVAL.

Quelle ame!

LICANDRE, *très-vivement.*

Ah! ta fermeté, mon cher neveu, a fait tout-à-coup renaitre la mienne. Oui, mon ami, s'il n'y a plus pour moi de ressources, tout n'est pas encore perdu pour toi. — Il y a un an que je t'écrivis que je pouvois te faire avoir un Régiment en Espagne; le Ministre de qui ces grâces dépendent, m'accordera sur le champ celle-là pour toi... Je le connois: plus il me verra dans le malheur, plus il se portera à

me servit. Viens ; je sacrifierai avec plaisir le reste de mes jours à ton avancement. Viens, mon fils : partons pour Madrid.

Le CHEVALIER.

Eh ! le puis-je, mon cher oncle ? Sans compter que je ne dois pas accepter le sacrifice de votre repos, m'est-il permis de manquer à mon Prince ? Je suis né François ; il n'est point honteux de rester subalterne dans un métier aussi noble que celui des armes ; je n'irai point chercher un service plus distingué en pays étranger. L'ambition, d'ailleurs, n'a plus aucun droit sur mon ame.

LICANDRE.

Mais songe donc que notre union avec l'Espagne....

Le CHEVALIER.

Non, tout m'attache ici ; & je ne romprai point des liens qui me sont mille fois plus chers que ma fortune & que ma vie.

Madame DURVAL.

Je vous entends, Chevalier ; & vous venez de mettre le comble à mon admiration pour vous. — [*A Licandre.*] Écoutez-moi, Monsieur. J'avois refusé d'épouser Monsieur votre neveu, par des raisons... que nous vous dirons dans

un autre tems , & que je croyois bien fondées... ; elles viennent de s'anéantir. Vous vouliez donner votre fortune au Chevalier ; daignez partager la nôtre , Monsieur ; vivez avec nous , ne nous quittez plus. — Je vous donne tout mon bien , Chevalier , & je vous épouse.

L I C A N D R E.

Dans quel étonnement ! ...

Le CHEVALIER , qui s'est jetté aux genoux de Madame Durval , s'en relevant , interrompt Licandre.

Non , Madame , non ; il ne m'est plus permis à présent d'accepter votre main. — Dans la conversation que nous avons eue , vous m'avez développé vos sentimens , & c'étoit encore dans le tems que nos fortunes étoient à peu près égales ; à plus forte raison ce mariage ne peut plus vous convenir actuellement , à aucuns égards. — Non , Madame , je suis né pour être malheureux , & j'aurai le courage de l'être.

L I C A N D R E.

Hélas , je ne puis que le louer , Madame , de la noblesse de son refus. — Elle me fait encore plus sentir , mon cher fils , la perte que j'ai faite.

Madame DURVAL, *impétueusement.*

Ah ! Chevalier, écoutez-moi : cette nouvelle épreuve de vos sentimens a fait disparaître mes répugnances, & ces craintes que j'étois généralement sur tous les hommes. Eh ! Monsieur ! la dignité de votre ame, son élévation, sa générosité, me forcent à faire de vous l'exception la plus distinguée ; &...

Le CHEVALIER, *l'interrompant.*

Eh ! Madame ! vous jugez de la violence que je me fais, quand je ne me rends pas à vos instances ; mais je mériterois d'être confondu parmi le commun des hommes, dont vous me faites la justice, & dont j'ose dire aussi que je suis digne d'être distingué, si je profitois de ce moment d'attendrissement que notre infortune vous cause, pour accepter votre proposition... si j'abusois de cet instant où la perte de nos biens, mon amour... peut être même l'estime que vous faites de mon refus (qui est pourtant tout simple) vous font illusion, & empêchent votre ame d'agir librement. Non, Madame, non..

Madame DURVAL, *l'interrompant.*

Eh ! ce n'est point un vain & passager attendrissement qui me détermine ; ce sont ces des-

niers traits de votre caractère encore un coup, qui ont dissipé toutes mes craintes. Il ne me reste plus que celle que vous ne vous obstinieziez à ne pas vouloir accepter ma main.

Le CHEVALIER, *en pleurant.*

Eh ! le puis-je, Madame ?

Madame DURVAL, *avec la dernière vivacité.*

Oui, Monsieur. Et si vous ne vous rendez pas, j'imaginerai que vous voulez vous venger de moi... ; que vous voulez me punir de ne vous avoir pas jugé comme je devois vous juger... au-dessus de l'Humanité.

Le CHEVALIER.

Hélas ! Madame, quand vos craintes seroient dissipées, (ce qui est pourtant beaucoup pour moi, je l'avoue ;) ai-je actuellement assez de fortune ? Et puis-je, & dois-je abuser de votre générosité au point de...

Madame DURVAL, *avec vivacité & dignité.*

Que dites-vous ? Des motifs d'intérêt peuvent-ils avoir rien de commun avec des ames comme les nôtres, ni influencer sur le parti que nous avons à prendre ? — Comment ! auriez-

vous le moindre doute à cet égard? Penseriez-vous donc me devoir quelque chose de ce que je fais votre fortune? Ah! Chevalier! entre gens qui ont autant d'élévation dans les sentimens, que j'ose dire que nous en avons l'un & l'autre, la générosité est entierement du côté de celui qui accepte.... Mais vous devez sentir cela, Chevalier; vous devez sentir cela.

* Le CHEVALIER, *avec transport.*

Oui, je le sens, Madame; oui, je le sens. J'accepte tous vos dons, & je vous épouse.

Le COMMANDEUR.

Elle est ravissante! il est charmant!

LICANDRE.

J'en suis attendri jusqu'aux larmes.

Madame DURVAL.

Entrons dans mon cabinet, Messieurs; envoyons chercher le Notaire; & terminons tout à l'heure, mon cher Chevalier, un mariage que je desire à présent, mille fois plus vivement que vous.

F I N.

